

Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été (extrait de texte)

— 1. devoir de mémoire —

Méziane est seul, il fait des allers-retours pour chercher des câbles et brancher ses instruments de musique. Il se perche sur un tabouret, accorde sa guitare électrique et prend la parole.

MÉZIANE (au public). Bon. Je vais vous parler directement si ça ne vous dérange pas. Je m'appelle Méziane, je suis né le samedi 4 juillet 1987 à Ighzer Amokrane. En Kabylie. Algérie. Je voudrais vous raconter l'histoire avec mon accent. Il est un peu particulier. Tout comme l'histoire d'ailleurs, qui est un peu particulière. En réalité, si je suis là, devant vous, c'est un peu par hasard. Je suis vraiment tombé là par hasard. Mais je crois que c'est bien. Enfin, je crois que je tombe bien. Ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est danser. J'aimerais ça danser. Par-dessus tout.

C'est toujours difficile de commencer. Surtout dans cette histoire, qui est un peu particulière. Surtout quand on est en plein dedans. Surtout quand, depuis toujours, elle nous coule sur le visage. Une pluie fine. C'était il y a précisément sept générations. Il y a donc sept générations, le 29 avril 1827, le Dey d'Alger frappe le Consul de France qui lui doit de l'argent. Avec un éventail. Ou un chasse-mouches. C'est pas très clair. Un geste d'une seconde, trois au ralenti. Un battement d'ailes. Et comme un consul ça se frappe pas, la France envoie des gens pour peupler cette terre. Des gens dont elle ne sait que faire, qui débordent un peu. Ils débarquent et ils s'installent. Comme avant eux les Turcs ottomans. Comme avant eux les Arabes bien sûr. Comme avant eux les Romains. Comme avant eux les Phéniciens. Comme avant eux les Berbères... On peut dire que cette terre, tout le monde lui est passé dessus. Souvent, le nom des Indigènes est lié à leur terre, donc en la perdant, ils perdent leur nom avec. Il ne nous reste plus que nos pré-noms, nos pré-histoires. Ils nous vaccinent pour notre bien, ils nous assimilent pour notre bien, ils nous enlèvent des droits pour notre bien. Alors pour notre bien, on cherche des outils pour exister. Et le premier c'est le foot, bien avant les bombes! On fabrique des ballons avec ce que l'on trouve, on crée des clubs malgré les interdictions, on prononce des discours dans des stades pour revendiquer les mêmes droits que les colons. On s'organise. Le 8 mai 1945, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France est libérée. C'est la liesse en métropole. Le même jour, de l'autre côté de la mer, dans ce département français qu'est l'Algérie, une manifestation est organisée à Sétif. Pour nous aussi, il est temps de demander la libération. À défaut de l'égalité, réclamer la liberté. Un jeune musulman brandit le drapeau interdit et se fait tuer par un policier français. C'est l'émeute et la manifestation pacifiste se transforme en scène de guerre. Un seul mot d'ordre : étouffer dans l'œuf tout désir d'indépendance. Faire taire le bruit de nos têtes. Plusieurs années sont passées. On a essayé de se faire tout petits après ce massacre, à cause de la répression de l'armée française. Et puis il y a le tremblement de terre d'Orléansville en 1954 qui détruit la ville en douze secondes. C'est là d'où ils viennent, Lilas et Harwan. Les terres de leur grand-père c'est là-bas. En métropole, juste après ce tremblement de terre, un match amical est organisé pour aider les sinistrés. C'est l'équipe de France contre celle d'Afrique du Nord.

À la surprise générale, la petite équipe africaine écrase l'équipe de France. Trois buts à un. Difficile de ne pas y voir une prémonition. En tout cas, nous, on avait besoin d'y voir une prémonition.

Quelques jours plus tard, plusieurs attentats sont revendiqués par le FLN, Front de libération nationale, sous un soleil de plomb. C'est le début d'une guerre qui durera huit ans. On tue d'un côté, et on tue de l'autre aussi. On tue de tous côtés.

Pour réveiller l'opinion publique française sur ce qui se passe de notre côté de la mer, rien de mieux que le foot ! Dans la nuit du 13 au 14 avril 1958, douze footballeurs algériens, qui jouaient tous dans de grands clubs français, fuient le territoire pour fonder l'équipe du FLN. Certains ont vingt ans et une carrière internationale devant eux. En vingt-quatre heures, ils abandonnent tout pour la cause algérienne. À partir de cette nuit-là on ne parle plus d'évènements, mais bien de guerre. Une balle n'arrive jamais du côté où l'on croit. Ils jouent plus de quatre-vingt-dix matchs sous les couleurs d'un pays qui n'est pas encore un pays. Partout dans le monde, jusqu'à l'indépendance en 1962.

L'hiver 1962 sera le plus froid du xx^e siècle. Les pieds-noirs prennent le bateau vers la France, certains n'ayant pas quitté l'Algérie depuis cinq générations. On pleure d'un côté, et on pleure de l'autre aussi.

On pleure de tous côtés. Certains harkis, ces Algériens qu'on appelle "traîtres" parce qu'ils ont collaboré avec la France, prennent les mêmes bateaux. Les autres se font tuer. Mais on est libres. Après cent trente-sept ans d'humiliation, on est libres. On reprend nos rues. Et on chante.

Mais tout ça, c'était avant. C'était ceux d'avant. Je vous raconte ça à l'aveugle, c'est un peu particulier. Je n'ai jamais appris à dire "je". Je suis né dans un pays de "nous". Dès qu'on sortait du ventre de nos mères, l'Histoire se penchait sur nos berceaux et nous empilait des "nous" sur les épaules. Elle nous chantait le nom de tous nos martyrs. De tous ceux qui sont morts pour qu'on vive. De tous ceux à qui on doit un pays. Un pays palpable quand il n'était que rêve, et qui est redevenu nuage une fois qu'il nous est tombé entre les mains.

Un pays tout juste sorti du four et qui nous a tous brûlé la langue.